

DISCOURS

PRONONCÉ

par M. Martin d'HUART, professeur au gymnase de l'athénée,
le 3 août 1902,

à l'occasion de la distribution solennelle des prix aux élèves de cet établissement.

*Monsieur le Directeur général,
Monseigneur,
Mesdames,
Messieurs,*

On dit parfois que la poésie est morte, que son divin langage n'exerce plus d'empire sur les âmes, que les âpres besoins et le labeur égoïste destiné à les satisfaire ont désappris aux hommes de notre temps à y chercher une élégante distraction et un noble plaisir. Mais la poésie continue à tenir le sceptre à l'école : elle y reste l'éducatrice par excellence du cœur et de l'esprit, parce que l'âme, capable de la comprendre, s'y abandonne avec joie et ne songe jamais à se défendre contre elle. Qu'il me soit donc permis de donner à la poésie une place dans cette fête de l'école, en essayant de vous entretenir pendant quelques instants de l'œuvre du grand poète français dont on a célébré, cette année même, le centenaire avec tant d'éclat et dont le génie, fécondé par les quatre vents de l'esprit, sut faire résonner toutes les cordes de la lyre.

L'histoire de Victor Hugo est intimement liée à l'histoire de ce 19^{me} siècle, dont il a donné la rayonnante formule dans ce vers d'une simple et vigoureuse éloquence :

« Ce siècle est grand et fort, un noble instinct le mène. »

La route fut longue des Feuillantines à Guernesey et de Guernesey au Panthéon. Mais dans la patrie du poète, aucun grand événement ne se produisit, dont on ne retrouve dans ses vers le frissonnant écho. Son enfance est remplie des longs voyages qu'imposaient à sa famille les déplacements successifs de son père, le général Léopold Sigisbert Hugo. Il y fait allusion dans les « Odes et Ballades ».

« J'errais, dit-il, je parcourais la terre avant la vie. »

Il apprit ainsi à connaître l'Italie et l'Espagne à un âge où les impressions sont fortes et durables. Il s'y ensoleilla l'esprit à la lumière étincelante qui ruisselle de l'éternel azur d'un ciel sans nuages. Il traversa l'épopée impériale, ébloui et comme fasciné par la fortune gigantesque de Napoléon. « l'homme ineffaçable, ange ou démon, qu'importe ». Il l'admira avec le même enthousiasme que la génération qui avait battu des mains au vainqueur d'Arcole et des Pyramides, et il consacra un jour des chants plus éclatants et plus sublimes que Lamartine et Manzoni à l'homme fatal, dont le souvenir lointain ne cessera de hanter son imagination :

« Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout. »

La vie de Victor Hugo se trouva plus tard mêlée, sous plus d'un rapport, à l'évolution politique de son pays, et il faudrait, pour en donner une idée, raconter la Restauration, la monarchie de Juillet, la République de 1848, le second Empire et la République actuelle. S'il a parfois exagéré son rôle politique au point de déconcerter ses admirateurs les plus convaincus, il y a une gloire qu'on ne saurait lui contester, celle d'avoir été le chef de la

révolution littéraire à laquelle on a donné le nom de Romantisme. Tous les poètes actuels de la France relèvent de lui, de sa facture, de sa langue ; ils forment sa postérité littéraire et lui doivent l'hommage de suzeraineté.

Victor Hugo connut la gloire à l'âge où les poètes du premier ordre hésitent encore à publier leur pensée. A une époque où il n'y avait pas de plus grand nom dans la littérature française que celui de Chateaubriand, le chantre des Martyrs lui écrivit : « Vous connaissez mon admiration pour vous. Je m'en vais, et vous venez ». — Le plus grand poète de l'Allemagne moderne, Goethe, ne cachait pas son admiration pour les premiers essais poétiques de Victor Hugo : « C'est un poète d'un réel talent », dit-il un jour à son fidèle Eckermann. « La littérature allemande n'est pas restée sans influence sur lui. Je n'hésite pas à le comparer à Manzoni. Il renouvellera sans aucun doute la poésie française. » — Goethe avait vu juste. C'était bien à cela que s'appliquait la maîtrise précoce du jeune poète. Il était temps qu'il vint. La poésie s'endormait dans les traditions du passé. Négligeant de se retremper aux grandes sources de l'histoire, de l'âme humaine et de la nature, elle se figeait dans l'imitation machinale des formes surannées d'un art sénil. De réductions en réductions, elle était tombée dans une telle indigence que Stendhal pouvait se demander en 1820 pourquoi le vers français n'admettait que le tiers des mots de la langue, tandis que le vers anglais disait tout. « Il est certain, déclara Chateaubriand à l'époque où il écrivit ses Mémoires d'outre-tombe, que je trouve quelque chose d'usé, de passé, de grisaille, d'inanimé, de froid, dans les auteurs qui firent les délices de ma jeunesse. »

Victor Hugo entreprit de vivifier cette langue poétique que la fin du dix-huitième siècle avait frappée d'impuissance. Revenant en quelque sorte aux saines traditions du 17^{me} siècle, à Boileau lui-même qui appelait « un chat un chat », il déclara la guerre à la périphrase ; il répudia la règle formulée par Buffon qu'il faut exprimer les choses par les termes les plus généraux : il rendit le droit de cité dans la langue poétique au terme propre, e.-à.-d. à tous ces mots francs et vrais que Corneille et Molière n'avaient pas redoutés autant que leurs successeurs timorés, qui accusaient Victor Hugo d'être l'Attila de la langue française. Cependant il n'en a jamais méconnu le vrai génie. Il s'est borné à remettre en lumière quelques-unes de ses faces qui étaient tombées dans l'oubli. Il en a étudié toutes les ressources avec une patience monastique, et c'est à l'histoire même de la langue qu'il a demandé le baptême de tant de termes qui ne paraissaient étranges ou barbares qu'à ceux qui n'en connaissaient point l'origine. Victor Hugo a créé une infinité d'images nouvelles. « Parmi les poètes de l'humanité, a dit M. Coppée, Victor Hugo est celui qui a inventé le plus d'images, et les mieux suivies, les plus frappantes et les plus magnifiques. » Il trouve des métamorphoses nombreuses pour une idée. Sa puissance d'invention verbale est devenue un des lieux communs de la critique. Lamartine, un jour, après avoir lu l'épisode de Waterloo, s'écria : « C'est le triomphe de la langue française ». Mais pour exprimer toutes les nuances des sentiments, tous les mouvements de l'âme, toutes les formes des corps, pour produire tous les effets d'harmonie, de grâce ou de puissance, il n'a pas eu besoin d'imaginer des vocables nouveaux ; il ne s'est servi que des mots français qui existaient avant lui. La langue lui obéissait comme à un magicien, parce qu'il s'en était approprié toutes les richesses au point de pouvoir la plier à tous ses caprices. A ce titre il est sans rivaux, il n'a point d'égal. « Un jour, à l'Académie, dit M. Paul Stapfer, comme Cousin, avec sa suffisance éloquente, semblait s'arroger le droit exclusif de prononcer sur les façons d'écrire du 17^{me} siècle, Royer-Collard dit, en regardant Victor Hugo et assez haut pour être entendu : « Il n'y a qu'un homme ici qui sache bien la langue du 17^{me} siècle. » Royer-Collard aurait pu ajouter : « et la langue du 16^{me} siècle et la langue du moyen âge ». On voit comment Victor Hugo est devenu le virtuose incomparable qu'il a été. Si son œuvre entière devait un jour tomber dans l'oubli, son nom prendrait place, à côté de ceux de Ronsard et de Rabelais, parmi les plus étonnants rénovateurs du vocabulaire. Il est le maître de la forme, le roi du verbe ; il a attiré l'attention

sur les ressources infinies et les trésors cachés de la langue française et prouvé qu'elle était capable de tout exprimer et de tout peindre.

A une langue plus riche et plus variée, il fallait une versification plus souple et plus libre dans ses allures. Le vers classique, si terne chez Voltaire, si méticuleux chez Delille, ne suffisait pas à exprimer les enthousiasmes et les aspirations de l'âme moderne. Entre les mains puissantes qui le réformèrent, l'alexandrin trouva une jeunesse nouvelle. Pour en déguiser la monotonie, Victor Hugo en déplacera les césures, variera les longueurs de ses hémistiches, lui permettra « au lieu de l'inversion qui l'embrouille, l'enjambement qui l'allonge » et le tourmentera si bien dans tous les sens qu'il l'obligera à rompre sa placide régularité pour se plier à tous les caprices de l'inspiration. Mais après l'avoir rendu, par ses réformes, aussi maniable que la prose, il eut à cœur de l'en distinguer en accordant plus d'importance à la rime, en faisant de cette esclave de Boileau, « une esclave reine, grâce suprême de la poésie, génératrice du mètre. » Aussi est-ce à bon droit que Victor Hugo s'est vanté d'avoir rompu la rigidité de construction et la déplaisante symétrie de l'alexandrin classique, d'avoir brisé tous les liens qui le garrottaient et de lui avoir appris à se régler sur le pas de chacun, à s'adapter à toutes les formes de la pensée et du sentiment, à rendre tous les soupirs du cœur, tous les élans de l'âme, et à monter d'un vol, comme les dieux antiques, aux sublimes hauteurs du ciel.

A la gloire d'avoir réveillé l'alexandrin abâtardi, Victor Hugo, ajouta la gloire plus haute d'avoir réalisé, pour la première fois en langue française, la plénitude musicale du chant lyrique. Il y a, en effet, dans son œuvre poétique, un grand nombre de pièces qui, selon l'expression si heureuse de Laprade, sont admirablement orchestrées. « Il faut entendre par là, dit M. Brunetière, une qualité d'inspiration et d'harmonie puissante, continue à la fois et redoublée. Chez les autres poètes, en général, l'ode va d'un mouvement tout uni : chez Victor Hugo, au contraire, tout est saillant, éclatant. Il a groupé, avec un art consommé, en un développement, en une strophe, en une série de strophes, tous les détails expressifs et tous les effets poétiques. » On ne saurait mieux dire. L'ode a vraiment chez Hugo une souplesse et une variété de mouvement que ni Lamartine, ni Musset n'ont réussi à lui donner. « Chez ceux-ci, les notes harmoniques qui font valoir le chant sont peu nombreuses : chez celui-là, le chant est soutenu, enrichi, surélevé par l'orchestre. » Tous les murmures, toutes les voix de la nature se mêlent à la passion humaine, aux sentiments, ou aux souvenirs personnels du poète ; l'éclat des couleurs, les détails expressifs et riches, la splendeur des rimes, les coupes mobiles des vers, les sons graves et profonds comme les notes douces et claires, tous ces accents, tous ces effets de style et de rythme se confondent pour ainsi dire en un tissu de magnifiques mélodies, qui accompagnent, soutiennent et fortifient la donnée fondamentale du chant lyrique. Toutes les sonorités de l'orchestre éclatent à la fois : les tendresses et les notes déchirantes du violon, la voix grave et austère de la contre-basse se mêlent aux tendres soupirs du hautbois, aux notes aériennes de la harpe et aux bruyantes fanfares des trompettes. Toutes les parties de l'âme humaine sont intéressées et charmées à la fois : la raison, par la force ou la majesté de la pensée, l'ampleur admirable du développement ; l'oreille par la sonorité du rythme, l'harmonie des vers, la variété d'une langue merveilleusement cadencée ; l'imagination, par le luxe des images, les couleurs splendides, « l'opulence des figures qui font voir et comme toucher les pensées. »

Il serait donc en quelque sorte vrai de dire que chez Hugo, l'ode remonte jusqu'à son origine, puisqu'on y retrouve, comme chez Pindare et Simonide, l'association intime de la musique et de la poésie ; et si elle n'est plus chantée, comme dans la vieille Grèce, on n'y retrouve pas moins la variété, l'ampleur, l'intensité de mouvement ainsi que les effets propres qui constituent l'essence même de la composition musicale. Chaque émotion s'y crée librement son expression, enflammée ou recueillie, lente ou rapide, joyeuse ou assombrie de désespoir. Depuis la réforme opérée par les romantiques, « l'ode moderne, dit M. Brunetière, n'a rien à

envier à l'ode grecque et si l'on veut que ce soit là un miracle, c'est Victor Hugo qui l'a réalisé. »

Victor Hugo dispose donc avec une puissance souveraine de toutes les ressources, de toute la partie technique de son art : maître de la langue, il est devenu le plus merveilleux remueur de mots, le plus étonnant pétrisseur de phrases dont la littérature française ait gardé le souvenir ; il n'est étranger à aucune ruse de la versification ; jamais l'oreille n'avait été bercée par des strophes d'une plus haute et d'une plus savante harmonie. Ses ennemis ont accusé cet artiste prodigieux, ce coloriste imperturbable, d'être à genoux devant l'image, d'avoir un culte exagéré du vocabulaire, de jongler avec les mots, de leur faire exécuter d'audacieuses voltiges, de sacrifier l'idée aux mélodieuses évolutions de la strophe, en un mot, d'avoir rayé la pensée du livre de la poésie. Aucun reproche ne toucha plus vivement le poète, qui avait dès la préface des « Odes et Ballades » condamné l'ode classique française, précisément parce qu'elle lui semblait vide d'idées. Victor Hugo n'a jamais été un dévot de l'art désintéressé : il n'a jamais dit : l'art pour l'art, il a toujours dit : l'art pour le progrès. Il n'a cessé de soutenir que le poète « a charge d'âmes » et qu'il doit « mettre le beau dans la plus haute vérité ».

« Noubliez jamais dit-il aux poètes, que par hasard, les enfants peuvent vous lire. Ayez pitié des têtes blondes. Ayez toujours l'austérité d'un but moral devant les yeux ». — « Ah ! esprits, soyez utiles ; s'écrie-t-il ailleurs, servez à quelque chose ; ne faites pas les dégoûtés, quand il s'agit d'être efficaces et bons . . . Le génie n'est pas fait pour le génie, il est fait pour l'homme . . . qui ne suit pas cette voie, peut être un génie, mais n'est qu'un génie de luxe . . . Non, non, non, la vérité, l'enseignement aux foules, la conscience ne sont pas des objets de dédain Etre le grand serviteur, cela n'ôte rien au poète. »

Le poète, selon Hugo, est donc appelé à éclairer les hommes ; son rôle est d'être le guide, le prophète de l'humanité :

« Peuples, écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé ! . . .
Il rayonne ; il jette sa flamme
Sur l'éternelle vérité !
Il la fait resplendir pour l'âme
D'une merveilleuse clarté !
Il inonde de sa lumière
Ville et désert, Louvre et chaumière,
Et les plaines et les hauteurs ;
A tous d'en haut il la dévoile,
Car la poésie est l'étoile,
Qui mène à Dieu rois et pasteurs ! »

Le poète est l'âme de cristal, vibrant à tous les souffles et à tous les rayons, l'âme aux mille voix, que Dieu.

« Mit au centre de tout comme un écho sonore. »

Il entend ce que disent « la terre calme », « les monts fauves et soucieux, hauts comme l'exemple », « les coteaux renversés dans le lac qui miroite », la forêt pleine de mystère et les cieux étoilés, et il s'en va répétant aux hommes les grandes leçons qui se dégagent du spectacle des choses visibles. Mais là ne s'arrête pas l'ambition de Victor Hugo. Sa pensée veut embrasser l'infini, percer « la grande ombre » sans bornes, s'élançer au delà de l'espace et au delà du temps et révéler à l'âme humaine éblouie les mystères effrayants de « l'Insondable ». Tel est le vertigineux programme que Victor Hugo se trace dès les Orientales, quand il nous ouvre dans l'ode intitulée *Mazepa*, comme une première perspective de l'immense carrière que

son génie l'invite à parcourir. Le Faust de Goethe lui-même n'ambitionna pas d'atteindre un problème plus troublant et plus mystérieux. Écoutons les beaux vers où le poète a exprimé ses généreuses aspirations :

« Ainsi lorsqu'un mortel sur qui son Dieu s'étale,
S'est vu lier vivant sur la croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain il lutte. Hélas ! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel, dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier !
Tu franchis avec lui déserts, cimes chenues
Des vieux monts, et les mers, et par delà les nués
De sombres régions ;
Et mille impurs esprits que ta course réveille
Autour du voyageur, insolente merveille,
Pressent leurs légions !
Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flamme,
Tous les champs du possible, et les mondes de l'âme ;
Boit au fleuve éternel ;
Dans la nuit orageuse ou la nuit étoilée,
Sa chevelure, aux crins des comètes mêlée
Flamboie au front du ciel. »

Vous venez de l'entendre : « hors du monde réel ! hors de l'espace ! à travers tous les champs du possible ! « Jamais une plus belle carrière ne s'était ouverte au génie poétique.

Mais on dirait que ce vaste dessein fait peur encore au poète, que la vision illimitée de l'infini où nous sommes engloutis, lui donne le vertige ; il essaie, il est vrai, de plonger au plus profond de l'abîme . . .

« Mais soudain il en revient avec un cri terrible,
Ebloui, haletant, stupide, épouvanté ; »

et de sa première tentative de s'élançer hors du monde réel, il rapporte à ses amis le conseil de se borner à des ambitions plus modestes :

« Amis, dit-il, ne creusez pas vos chères rêveries,
Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries ;
Et quand s'offre à vos yeux un océan qui dort,
Nagez à la surface ou jouez sur le bord !
Car la pensée est sombre ! Une pente insensible
Va du monde réel à la sphère invisible ;
La spirale est profonde, et, quand on y descend,
Sans cesse se prolonge et va s'élargissant ;
Et pour avoir touché quelque énigme fatale,
De ce voyage obscur, souvent on revient pâle. »

Le poète s'arrêtera donc, pendant un certain temps du moins, sur la terre ; il écoutera les deux voix qu'il entend sur la montagne, l'une, celle de la nature, « hymne heureux, chant de gloire, musique ineffable et profonde », l'autre, celle des hommes, murmure discordant, le plus souvent douloureux. — Cependant il ne développera pas ses idées sur l'homme et la nature dans un ensemble systématique et fortement lié ; il ne raisonne pas à la façon d'un philosophe, de Descartes ou de Kant, par exemple ; ses pensées sont « de magnifiques intuitions » qu'il enveloppe du prestige d'une forme éblouissante, mais entre lesquelles il ne faut pas chercher d'étroite relation ou de lien logique. Et ceux qui pour cette raison ne voudraient pas reconnaître en Victor Hugo un penseur au véritable sens du mot, ne pourront pas au moins s'empêcher de convenir que les aperçus d'une réelle profondeur philosophique abondent

dans son œuvre et que la littérature française du XIX^e siècle ne compte pas de poète « plus riche d'idées, et surtout d'idées vraiment grandes et belles. »

Les méditations sur la destinée humaine tiennent une grande place dans l'œuvre de Victor Hugo. Pascal a magnifiquement parlé du néant de l'homme. Mais il ne désavouerait pas Victor Hugo reprenant le même thème dans les vers suivants :

« Nous sommes le néant ; nos vertus tiendraient toutes
Dans le creux de la pierre où vient boire l'oiseau.
L'homme est l'orgueil du cèdre emplissant le roseau ;
Le meilleur n'est pas bon, vraiment ; tant l'homme est frère,
Et tant notre fumée à notre vertu se mêle !
Ah ! rapides passants ! ne comptons pas sur nous.
Comptons sur Dieu ! Pensons et vivons à genoux :
Tâchons d'être sagesse, humilité, lumière ;
Ne faisons point un pas qui n'aille à la prière :
Car nos perfections rayonneront bien peu
Après la mort, devant l'étoile et le ciel bleu.
Dieu seul peut nous sauver. »

Il serait difficile de rajeunir avec plus d'éclat un thème usé ou de rendre avec plus d'intensité et de profondeur l'idée du néant de l'homme ; celle de la mort qui termine tout, semble obséder le poète, se mêler à tous ses plaisirs, troubler et corrompre toutes ses jouissances. La mort est vraiment pour lui, comme l'a dit M. Brunetière, le roi des épouvantements, soit qu'il nous y montre, comme Bossuet, l'abîme où tout s'engloutit, soit qu'il représente la terrible justicière frappant l'homme à l'improviste, au milieu des rires avinés de l'orgie :

« Quelqu'un frappe soudain l'escalier du talon,
Quelqu'un survient, quelqu'un en bas se fait entendre,
Quelqu'un d'inattendu qu'on devait bien attendre. . . .
Ne fermez pas la porte. Il faut ouvrir d'abord,
Il faut qu'on laisse entrer.
Le spectre est effrayant. Il entre dans la salle,
Jette sur tous les fronts son ombre colossale,
Combe chaque convive, ainsi qu'un arbre au vent,
Puis il en choisit un, le plus ivre souvent,
L'arrache du milieu de la table effrayée
Et l'emporte — la bouche encore mal essuyée ! »

Quand Bossuet s'écrie dans un de ses discours : « O mort, nous te rendons grâce des lumières que tu répands sur notre ignorance, toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fait connaître notre dignité, » que fait-il sinon de dire que pour le chrétien la science de la vie se résume dans la pensée de la mort ?

La belle allégorie des Contemplations sur l'impitoyable faucheuse exprime la même idée, et celle-ci n'est pas absente du salutaire avertissement donné à l'homme par le ver de terre :

« Sage ici-bas celui qui pense à moi sans cesse ;
Celui qui pense à moi vit calme et sans bassesse ;
Juste, il craint le remords ;
Sous son toit frère il songe aux maisons insondables ;
Il voit de la lumière aux deux trous formidables
De la tête de mort. »

Tous ces vers sur la mort, d'une si poignante éloquence, révèlent-ils seulement un versificateur prestigieux ? La langue française n'a-t-elle pas enfin trouvé le poète capable de

réveiller les imaginations les plus engourdies, celui que rêvaient depuis longtemps tous les esprits que la vieille lyre classique ne satisfaisait plus? Tous les aspects de la vie humaine, tous les sentiments de l'homme sont rendus par Victor Hugo avec un égal bonheur. Rien n'est trop familier, rien n'est trop élevé pour ce virtuose de la poésie. La douce félicité des jeunes années, le pur amour de l'adolescent, les virils enthousiasmes de l'homme fait, le sombre frisson du deuil et le déchirement des séparations inévitables se modulent chez lui en accords qui trouvent toujours la voie du cœur. Il a chanté les joies de la famille, le bonheur du foyer domestique avec une exquise et religieuse tendresse. Aucun poète n'a su donner plus de majesté aux vieillards, plus de charme aux enfants. Le paternel et mélancolique Ruy Gomez, le marquis de Nangis, belle et imposante figure, les rudes burgraves, les vénérables justiciers de la Légende des siècles, ont la noblesse native, la grandeur épique, la fierté sereine et la mâle tendresse des vieillards de Corneille. Quoique d'Aubigné et Malherbe aient consacré aux enfants des vers délicats ou gracieux, personne, avant le poète des Feuilles d'Automne et des Contemplations, n'avait dit, avec un charme plus pénétrant, leurs joues en fleur, leurs yeux limpides, leur séduction ingénue et leurs paroles gazouillées. Je ne veux pas répéter ici les vers qui chantent dans toutes les mémoires. Je vous demande seulement: existe-t-il, dans aucune littérature, un tableau plus délicieusement attendrissant que le réveil de Georgette dans *Quatre-vingt-treize*? Mais la vue de ces têtes blondes et mignonnes, qui porte la joie jusque dans le cœur de l'homme en proie au remords et au désespoir, pourquoi rend-elle la sérénité à la pensée du poète? Pourquoi le sourire de l'enfant fait-il «le jour dans notre âme et dans notre maison?» C'est que «leurs petites mains joyeuses et bénies n'ont point fait mal encore.» En effet.

« N'avoir point fait de mal, ô mystère profond!
Il suffit, pour qu'on ait besoin d'être à genoux,
Et pour que nous sentions de la noirceur en nous,
Que ce doux petit être inexprimable vive,
Et la création entière est attentive,
Aux reproches que fait même à ce qui reluit, . . .
Cette blancheur sans ombre et sans fond, l'innocence. »

Oui, l'enfant console et enchante nos cœurs «pleins d'orage et de nuit». Il nous rend la foi, la vertu, la bonté:

« Quel don du ciel! qui sait les conseils de sagesse,
Les éclairs de bonté, qui sait la foi, l'amour,
Que versent, à travers leur tremblant demi-jour,
Dans la querelle amère et sinistre où nous sommes
Les âmes des enfants sur les âmes des hommes? »

Aussi quand le deuil qui rend «l'âme obscure» entre brusquement dans la maison et que la mort frappe cet enfant que nous aimons plus que la vie, dans ces moments douloureux où l'homme, en présence des ruines de son bonheur, se révolterait s'il n'écoutait que son cœur qui gémit, le poète, prêchant d'exemple, l'invite à se soumettre à la volonté «du Dieu bon et juste qui seul sait ce qu'il fait.» La célèbre pièce des Contemplations, intitulée «A Villequier», où le poète, après la mort affreuse de sa fille et de son gendre, veut se prouver à lui-même qu'il est «impie d'accuser Dieu» et qu'il faut «l'adorer comme un enfant,» même quand on ploie sous les coups de sa droite terrible, est bien supérieure à la fameuse consolation de Malherbe à Du Périer et exprime les plus nobles sentiments dans les plus beaux vers qu'on puisse entendre. «Il n'y en a pas de plus beaux, dit Veuillot, ni dans la langue française ni dans la langue chrétienne.» Qu'il me soit permis de détacher ici quelques strophes de cette religieuse élévation à Dieu:

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je vous supplie, ô Dieu, de regarder mon âme,
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme,
Je viens vous adorer !

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire,
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer !

Hélas, laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela !
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre,
Et dire à mon enfant : « Sens-tu que je suis là ? »

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin.

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

Ces admirables vers respirent à la fois la tristesse et la résignation. Jamais la plainte, « soumise et humble, » n'a été modulée en termes plus touchants. Tous les sentiments de l'homme sont sculptés avec la même perfection dans le vers de Victor Hugo, et il peut à bon droit répéter le mot du poète romain : « je suis homme ; rien d'humain ne me semble étranger. »

La seconde voix que le poète entendit sur la montagne lui parla de la nature.

Les merveilleux spectacles du monde extérieur réveillèrent de bonne heure un écho dans sa pensée. Tout jeune encore, dit-il, tâchant de lire

« Dans le livre effrayant des forêts et des eaux,
J'habitais un parc sombre où jasaient des oiseaux,
Où des pleurs souriaient dans l'œil bleu des pervenches. »

« Tout me fait songer, dit-il ailleurs. L'air, les monts, les prés, les bois. » Le monde extérieur est pour lui « la grande lettre et la grande écriture ». Comme il n'y a pas une corde de l'âme humaine qu'il n'ait fait résonner, il n'y a pas un aspect de la nature qu'il n'ait cherché à traduire. Partout la poésie qui sort des choses se mêle à ses vers. Il excelle à rendre les mille nuances des sentiments qu'éveille dans son âme la religieuse contemplation du monde visible. Les arbres du jardin des Feuillantines, en murmurant à sa mère : « Laisse-nous cet enfant, » promettaient d'en faire un poète : ils ont tenu parole. Ils lui ont appris, dans leurs mystérieux chuchotements, « cette langue des eaux, des bois, des oiseaux et des fleurs, » qu'il parlait, quand il le voulait, avec une grâce souveraine ; ils l'ont mis en contact avec cette nature, dont il a reproduit toutes les formes et toutes les couleurs, dont il a chanté les merveilleuses manifestations, tour à tour bienfaisantes et terribles, depuis les brises caressantes qui passent sur les gazons fleuris jusqu'à la tempête dont les impétueux assauts ébranlent la force du chêne. Mais sa vue semble s'arrêter de préférence sur les spectacles éclatants et grandioses : c'est la majesté de la montagne, qui fait sentir à l'homme qui l'a gravie au prix de mille dangers, toute sa petitesse et son infinité : c'est l'océan, qui tantôt « roule et tord d'énormes vagues ».

« Et fait râler d'horreur les agrès effarés » ;
tantôt prolonge sans fin son immensité calme et miroitante, pendant que
« L'écume au loin, dans les décombres,
S'abat sur les rochers sombres,
Comme une troupe d'oiseaux blancs. »

Victor Hugo a traduit la sublime beauté de la mer avec une étonnante puissance d'expression et le sculpteur Rodin a été heureusement inspiré en le représentant, écoutant les voix de l'Océan, la voix délicieusement murmurante aussi bien que la voix effarée et tumultueuse qui éclate au milieu des révoltes de la tempête.

Le poète n'a pas rendu avec moins de bonheur la splendide diffusion de la vie à travers toute la nature, quand il se plaît à montrer comment, sur cette terre, « pleine de soleil, de verdure, de mouvement et de cris joyeux, »

« De l'aube au soir, du chêne au moucheron,
Emplissant tout, reflets, couleurs, brumes, haloïnes,
La vie aux mille aspects rit dans les vastes plaines. »

Comment n'aurait-il pas ressenti l'influence si bienfaisante que le spectacle de la nature exerce sur l'âme humaine ? Quand il s'indigne « pâle et frémissant » du mal qui règne dans le monde, la vue d'une simple fleur, d'une rose fraîchement épanouie, suffit à ramener le calme dans son âme agitée :

« Parfois, je me sens pris d'horreur pour cette terre. . . .
. . . Frémissant, pâle, indigné, je bouillonne ;
On ne sait quel essaim d'aigles noirs tourbillonne
Dans mon ciel embrasé ;
Deuil ! guerre ! une Euménide en mon âme éclore !
Quoi ! le mal est partout ! Je regarde une rose,
Et je suis apaisé. » —

Mais à quoi servent, ô sereine nature, ta grâce ou ta splendeur, « l'arbre et la fleur commentant l'Évangile », l'admirable variété de tes merveilles sans nombre, si l'homme y doit rester insensible, s'il n'y entend point parler Dieu !

«A quoi bon l'eau du fleuve et l'éclair de l'orage ?
Pourquoi le brouillard d'or qui monte des rameaux ?
Pourquoi l'ombre et la paix qui tombent des rameaux ?
Pourquoi le lac d'azur semé de molles îles ?
Pourquoi les bois profonds, les grottes, les asiles ?
A quoi bon chaque soir quand luit l'été vermeil,
Comme un charbon ardent déposant le soleil,
Au milieu des vapeurs par les vents remuées
Allumer au couchant un brasier de nuées ?
A quoi bon incliner, sur ses axes mobiles,
Ce globe monstrueux avec toutes ses villes
Et ses monts et ses mers qui flottent alentour ?
A quoi bon parfumer, chauffer, nourrir et luire,
Tout aimer, et Dieu bon ! incessamment traduire,
Pour l'œil intérieur comme pour l'œil charnel,
L'éternelle pensée en spectacle éternel ?
Si c'est pour qu'en ce siècle, où la loi tombe en cendre,
L'homme passe sans voir, sans croire, sans comprendre,
Sans rien chercher dans l'ombre et sans lever les yeux
Vers les conseils divins qui flottent dans les cieux !»

Le vers français a-t-il jamais eu un rythme, une sonorité, un éclat pareils ? Ne semble-t-il pas que des profondeurs de cette poésie se dégage comme un glorieux accord d'harmonies, et M. Alfred Mézières de l'Académie française n'a-t-il pas raison de dire que le génie de V. Hugo est égal à la majesté et aux splendeurs de la nature : « *Majestati et divitiis naturae per ingenium* » ?

Mais cette puissance merveilleuse nous réserve de nouvelles surprises. Le poète n'entend pas arrêter son imagination rêveuse aux formes multiples et changeantes des choses terrestres.

« Rêveur austère, altéré d'infini, » il veut ajouter « à son âme tous les mystères et s'enivrer de l'étendue. »

Son esprit « éperdu » « se jette au fond des cieux sans bornes. »

« Et, de la terre oubliant le prestige,
Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu.
Et contemple de près ces splendeurs sidérales,
Dont la nuit sème au loin ses sombres cathédrales. »

Etendant la vision qui le transporte, il voit devant lui s'agrandir l'espace, s'ouvrir de nouvelles profondeurs, apparaître des mondes nouveaux. Quelle envolée dans les strophes de *Plein Ciel*, où l'allure un peu heurtée du rythme et de magnifiques sonorités de mots peignent si bien l'audacieuse ascension du symbolique aéroscaphe ainsi que les merveilles du ciel qu'il traverse :

« Vers l'apparition terrible des soleils
Il monte ; dans l'horreur des espaces vermeils
Il s'oriente, ouvrant ses voiles ;
On croirait dans l'éther, où de loin on l'entend,
Que ce vaisseau puissant et superbe, en chantant,
Part pour une de ces étoiles !

Tant cette nef, rompant tous les terrestres nœuds,
Volante, et franchissant le ciel vertigineux,
Rêve des blêmes Zoroastres,

Comme effrénée au souffle insensé de la nuit,
Se jette, plonge, enfonce et tombe et roule et fuit
Dans le précipice des astres !

Andromède étincelle, Orion resplendit ;
L'essaim prodigieux des Pléiades grandit ;
Sirius ouvre son cratère ;
Arcturus, oiseau d'or, scintille dans son nid ;
Le Scorpion hideux fait cabrer au Zénith
Le poitrail bleu du Sagittaire.

L'aéroscaphe voit, comme en face de lui,
Là-haut Aldébaran par Céphée ébloui,
Persée, escarboucle des cimes,
Le chariot polaire aux flamboyants essieux
Et plus loin la lueur lactée, ô sombres cieux,
La fourmilière des abîmes ! »

Nous aimerions à accompagner le poète dans son féerique voyage à travers les splendeurs du ciel, à laisser nos âmes, portées sur les ailes de sa rayonnante poésie, s'envoler au milieu du recueillement et du silence de la nature vers les étoiles, ces îles de lumière, à plonger jusqu'aux derniers horizons de l'espace sans fin, ému tout à la fois et transporté d'admiration pour le prestigieux écrivain qui déroule à nos yeux émerveillés, dans leur vertigineuse profondeur, les vastes perspectives du monde sidéral. Les chants, en effet, les fragments de poème, les étincelantes images qu'inspirent à Victor Hugo les merveilles du firmament, sont d'une richesse et d'une beauté si transportantes qu'on demeure surpris et comme déconcerté en face d'une pareille puissance. On dirait parfois que les accents de sa grande poésie se confondent avec l'hymne même de la création.

Sa muse s'arrêtera-t-elle, maintenant, satisfaite d'avoir redit les joies et les tristesses de l'homme, les splendeurs de la nature et « l'horreur des grands abîmes étoilés ». Non, elle continuera de

« Gravir le dur sentier de l'inspiration » ;

il ne lui suffit pas d'avoir pénétré les mystères de l'espace ; elle veut percer aussi la nuit du temps :

« Ah ! cette mer du temps,
Où le navire humain toujours passe et repasse,
Je voulus la sonder, je voulus en toucher
Le sable, y regarder, y fouiller, y chercher.
Pour vous en rapporter quelque richesse étrange,
Et dire si son lit est de roche ou de fange.

Ce qu'il nous a rapporté de ses longues méditations sur les époques et les civilisations disparues, ce sont les grands récits épiques de la Légende des siècles, où le poète reconstitue comme dans une sorte de discours sur l'histoire universelle en vers, les étapes tour à tour glorieuses ou tragiques qu'a franchies l'humanité dans sa lente ascension des ténèbres vers la lumière. Le poète ne chante plus seulement, comme Homère ou Virgile, la destruction d'une ville ou la fondation d'un empire ; son héros n'est plus un homme, c'est l'homme, « cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée ». Il prend l'humanité à son apparition sur la terre et raconte son laborieux « épanouissement de siècle en siècle » ; il la représente, accablée par tous les fléaux, torturée par toutes les tyrannies, ployant

par moments sous le poids des misères. « Les tableaux rians sont rares dans ce livre, dit le poète lui-même ; cela tient à ce qu'ils ne sont pas fréquents dans l'histoire ». En effet :

« Toute l'histoire pleure et saigne et crie et souffre ;
Tous les purs flambeaux sont éteints :
Morus après Caton dans le cirque se couche ;
Le genre humain assiste au pugilat farouche
Des grands cours et des noirs destinés. »

L'histoire se présente ainsi à Victor Hugo sous les aspects les moins réconfortants. Quelques images gracieuses, jetées de temps en temps parmi les peintures effrayantes, étalées à nos yeux, ne sont destinées qu'à les assombrir encore par le contraste. — Mais que le récit épique soit emprunté à l'histoire agrandie et poétisée, ou que l'auteur de la Légende le crée de toutes pièces pour caractériser un certain temps ou un certain pays, qu'il peigne le bonheur et l'innocence de l'homme dans les temps bibliques, l'éveil de la conscience après le premier crime, les terreurs des civilisations orientales ; qu'il raconte la naissance du patriotisme dans les Trois cents de Léonidas, l'héroïsme chrétien dans Roland ou le Cid, la sombre tyrannie de la féodalité ; qu'il flagelle les criminels audacieux qui font « râler » la justice, le parricide échappant à la vengeance terrestre, mais n'échappant pas à celle de sa conscience ; qu'il chante l'enthousiasme que provoqua au 16^e siècle l'antiquité retrouvée, la simple et touchante bonté des *Pauvres gens*, la transfiguration de l'homme au 20^e siècle par la vertu et la fraternité ; que le poème ait pour titre Caïn, Eviradnus, le Petit Roi de Galice, Ratbert ou Vingtième siècle, la même horreur du crime, la même haine de l'oppression, le même amour de l'humanité, la même foi au progrès éclatent partout. Comme il est regrettable qu'à travers les multiples spectacles que l'histoire, où dort tout le passé enseveli, et la légende, « cette mystérieuse sœur de l'histoire sinistre » ressuscitent devant l'âme attentive et recueillie du poète songeur, comme il est regrettable qu'il n'ait pas mieux vu la vertu bienfaisante et civilisatrice du christianisme !

Mais après nous avoir présenté, baignées « dans les rayons du récit populaire », les étapes successives des civilisations disparues, après avoir écouté les révélations des sombres nécropoles du passé, après avoir écrit sur le mur visionnaire des siècles, « l'épopée humaine, àpre, immense, écroulée, » sera-t-il enfin satisfait de la tâche accomplie et son imagination ne reculera-t-elle pas effrayée devant de plus mystérieux problèmes ? « Rien n'est mûré, » s'écrie-t-il dans son emportement poétique, et le monde visible qu'il a étudié et chanté si longtemps, disparaît à ses yeux ; il voit s'ouvrir devant lui les sombres profondeurs de l'au delà :

« Lui, dont l'âme semble étouffée,
Il s'envole et touchant le but,
Boit avec la coupe d'Orphée
A la source où Moïse but. »

Il franchit les barrières de la matière et du temps, et comme l'aigle, posé aux plus hautes cimes des montagnes, il veut s'élever encore plus haut, s'élancer « dans les espaces illimités », au delà des réalités temporelles et terrestres vers les vérités éternelles, ces « lieux de Dieu » qui se cachent dans « l'Ombre qui nous confond. »

« Vous avez beau, sans fin, sans borne,
Lieux de Dieu,
Habiter la profondeur morne
Du gouffre bleu,
Ame à l'abîme habituée
Dès le berceau,
Je n'ai pas peur de la nuée ;
Je suis oiseau. »

J'ai des ailes. J'aspire au faite ;
Mon vol est sûr ;
J'ai des ailes pour la tempête
Et pour l'azur.

Je gravs les marches sans nombre ;
Je veux savoir,
Quand la science serait sombre
Comme le soir !

Vous savez bien que l'âme affronte
Ce noir degré,
Et que, si haut qu'il faut qu'on monte,
J'y monterai !

L'homme en cette époque agitée,
Sombre océan,
Doit faire comme Prométhée
Et comme Adam.

Il doit ravir au ciel austère
L'éternel feu ;
Conquérir son propre mystère,
Et voler Dieu.

Je suis celui que rien n'arrête,
Celui qui va,
Celui dont l'âme est toujours prête
A Jehovah !

J'irai lire la grande bible,
J'entrerai nu
Jusqu'au tabernacle terrible
De l'inconnu.

Jusqu'aux portes visionnaires
Du ciel sacré. »

Admiron, avant de les quitter, la sublime magie de ses vers. Les aspirations qu'ils expriment sont les plus hautes qu'il soit donné à un homme de concevoir : on serait tout disposé à ranger celui qui les a écrits au nombre de ces violents qui s'efforcent de ravir le royaume des cieux. Comment se fait-il donc que les chants où le poète s'abîme en quelque sorte dans la contemplation de l'Infini, où il prétend exprimer l'Inexprimable et renfermer l'Incommensurable, où « Songeur, accoudé sur l'immensité », il cherche les raisons de sa croyance, comment se fait-il qu'il ne porte pas dans notre esprit les clartés qu'il lui a promises ? C'est que du jour où il a renoncé à cette foi chrétienne qui a inspiré ses chants les plus sublimes, sa pensée oscille entre les systèmes les plus opposés. Tantôt il adore un dieu personnel, créateur tout-puissant, faisant jaillir hors de lui-même, avec une inépuisable prodigalité, les formes innombrables de la vie ; tantôt essayant une facile conciliation du panthéisme et du théisme, il montre Dieu immanent à l'univers ; ailleurs il s'absorbe en l'idée de Dieu

« à la manière d'un ascète bouddhiste ou d'un brahmane »; parfois même les obscurités de l'énigme du mal le font pencher « vers la croyance au dieu double, le redoutable bi-frons des Manichéens. » Il flotte ainsi d'une philosophie à l'autre, d'une religion à l'autre, et tous les efforts de son puissant esprit, appliqué à pénétrer l'énigme du monde, n'ont réussi qu'à grossir le catalogue des erreurs de l'esprit humain et à augmenter la liste déjà assez longue « des obscurs synonymes de Dieu. » Les hommes qui admirent le plus Victor Hugo, ceux qui comme Renan ont vu en lui « un homme extraordinaire, vraiment unique, créé par un décret spécial et nominatif de l'Éternel », ont avoué leur impuissance à définir le credo philosophique du poète de la Légende des siècles. « Est-il spiritualiste? Est-il matérialiste? On l'ignore, dit Renan. Son immortalité n'est que l'immortalité de la tête, c'est-à-dire une vaine conception de l'esprit. Le monde est pour lui comme un diamant à mille faces, étincelant de feux intérieurs, suspendu dans une nuit sans bornes. Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait voir. »

Renan a vu juste. Le grand poète, que le mystère de la destinée tenait par toutes les fibres de son âme, voulant regarder au fond de l'inconnu, a senti ses yeux se troubler et il n'a pas réussi à percer l'énormité de l'ombre; il a voulu « être Jean », mais l'Apocalypse nouvelle qu'il a écrite n'a fait que nous éblouir; il a voulu « être Moïse », mais il est descendu de la montagne sans porter dans ses mains les tables de la loi.

Il y a quinze siècles, au milieu même des ténèbres du paganisme, {un homme qui ressentait lui aussi le tourment et comme l'angoisse de l'infini, s'étudiait à épeler le mystère de l'au delà. Qu'est-ce donc que Dieu, se demandait saint Augustin, et voici ce qu'il répond dans ses immortelles Confessions :

« J'ai interrogé la terre et elle a dit : Je ne suis pas Dieu; et tout ce qu'elle porte, m'a fait la même réponse. J'ai interrogé la mer et les abîmes, et tous les êtres vivants qu'ils renferment, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas ton Dieu, cherche au-dessus de nous. J'ai interrogé le vent qui souffle; et l'air, avec tous ses habitants, m'a répondu : Anaximène se trompe, je ne suis point Dieu. J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune et les étoiles, et ils m'ont dit : Nous ne sommes pas le Dieu que tu cherches. Et j'ai dit à tous les objets qui assiègent les portes de ma chair : Vous m'avez dit que vous n'êtes point mon Dieu, apprenez-moi quelque chose de lui. Et ils se sont écriés d'une voix éclatante : C'est lui qui nous a faits. »

C'est ainsi que saint Augustin, gravissant l'échelle mystérieuse de la création, interprétant l'hymne mondial, se trouvait conduit jusqu'aux saints parvis du ciel : il avait trouvé le Dieu de l'Évangile.

Victor Hugo, dans la seconde moitié de sa vie, s'en est éloigné et l'a méconnu. Mais on trouve chez lui, jusqu'en ses dernières œuvres, quand il célèbre l'Homme-Dieu qui mourut sur la croix pour le salut des hommes, des vers où respire une émotion pénétrante et une religieuse adoration :

« Rédemption ! mystère ! ô grand Christ étoilé !
Soif du crucifié d'amertume assouvie !
Linceul dont tous les plis font tomber de la vie !...
Après le créateur, le Sauveur s'est montré.
Le Sauveur a veillé pour tous les yeux, pleuré
Pour tous les pleurs, saigné pour toutes les blessures.
Les routes des vivants, hélas ! ne sont pas sûres ;
Mais Christ, sur le poteau du fatal carrefour,
Montre d'un bras la nuit et de l'autre le jour ! »

C'est ce jour que le Christianisme a jeté sur l'énigme du monde que Victor Hugo n'a pas toujours aperçu ; mais quand il l'a vu, de quelles splendeurs ne l'a-t-il pas entouré ?

Mesdames, Messieurs,

J'ai essayé de vous montrer Victor Hugo réalisant le vaste programme poétique qu'il s'était tracé en quelque sorte dès les Orientales. Je n'ai pu vous faire voir qu'une face de son œuvre. Je n'ai pu avoir la prétention de vous en donner une idée complète. Elle est immense, en effet, et complexe, comme la création elle-même. Victor Hugo est un monde, a dit M. François Coppée. Son œuvre embrasse tous les genres; il ne lui suffit pas d'être le premier poète lyrique de son temps, quoique ce soit là une gloire dont se contentèrent autrefois Pindare et Horace. Ce dernier écrivait à Mécène, son protecteur et son ami :

Quod si me lyricis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice. »

« Si tu me donnes place parmi les poètes lyriques, de ma tête sublime je frapperai les astres. »

Victor Hugo eut plus d'ambition. Sa poésie parcourt la gamme entière; aux sept cordes de la lyre, il ajouta même la corde d'airain. Quel est, en effet, le genre en prose ou en vers où sa plume ne s'est pas exercée? Ode, ballade, élégie, épître, satire, drame, narration épique, roman, récits de voyages, éloquence, philosophie, critique littéraire! Hors de pair dans quelques uns, il a brillé dans tous. Il n'y en a aucun qu'il n'ait transformé et pour lequel il n'ait frayé des chemins nouveaux. Il a fait naître à la vie de l'art des thèmes poétiques inaperçus jusqu'à lui. Roi du verbe, il a donné une langue nouvelle, d'une inépuisable richesse, au siècle qui avait retrouvé, dans le baptême sanglant de la révolution, l'action et le mouvement. A aucun moment de sa longue carrière, il n'a cessé de travailler et de produire. Pendant que le saule grandissait sur la tombe mélancolique d'Alfred de Musset, que la lyre harmonieuse de Lamartine se brisait sur le terrain mouvant de la politique, Victor Hugo, s'appliquant à son métier d'écrivain comme Louis XIV à son métier de roi, continuait à porter haut le drapeau de l'art. La postérité admirera à jamais la puissance et la variété de son œuvre qui,

« Comme le soleil dans les fleurs fécondées,
A jeté des rayons sur toutes les idées. »

